

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

le plaisir des  
**Livres**

**Champlain**

LA LIBRAIRIE QUI ACCEPTE  
LES COMMANDES POSTALES

4474 St-Denis, Mtl, Qc H2J 2L1 (514) 844-2587

Montréal, samedi 6 avril 1991

# Eugène Ionesco

## Les rhinocéros dans la Pléiade

Robert Lévesque

Dans un salon bourgeois, une pendule sonne 17 coups.

« Tiens, il est 9 heures », dit madame Smith.

Dès cette réplique inaugurale de *La cantatrice chauve*, en 1950, Eugène Ionesco a joué à dérégler le théâtre. Il a voulu en changer l'heure. Il a voulu aussi comme un funambule de l'étrange avancer sur le fil de l'inconscient collectif. Aujourd'hui, il est presque minuit pour lui et voilà qu'il se couche, vivant, dans les pages en papier misel de la Pléiade.

En 1937, dans *L'Impromptu de Paris*, le sage jardinier du théâtre, Jean Giraudoux, avait lui aussi eu sa saute d'humeur envers le réalisme théâtral qui, depuis la fondation du Théâtre Libre d'André Antoine en 1887, sévissait jusque chez Sartre et Camus : « C'était joli, le théâtre libre! On disait, il est cinq heures et il y avait une vraie pendule qui sonnait cinq heures. La liberté d'une pendule, ça n'est quand même pas ça! Si la pendule sonne deux cents heures, ça commence à être du théâtre ».

Ionesco a osé tuer le temps. Et son « canular » de *La cantatrice chauve*, où il s'est amusé à pervertir un dialogue de manuel d'anglais, genre « le plafond est en haut, le plancher est en bas », était devenu avant la fin des années 60 un pur classique joué partout dans le monde de Londres à Tokyo.

Ce Roumain de Paris (né en 1909 à Slatina près du Danube, arrivé à Paris en couffin deux ans plus tard) a transformé en stand de tir les certitudes du théâtre psychologique de ses prédécesseurs et, une fois passé le choc (deux ou trois ans de soubresauts... grâce à un commando qui le soutena, Breton, Queneau, et le critique Jacques Lemarchand), il devient le chef de file (même s'il n'y avait ni école ni mouvement) de ce que l'on appellera globalement le théâtre d'avant-garde et erronément le théâtre de l'absurde. Mais la polémique (avec Roland Barthes et



Bernard Dort à la revue Théâtre Populaire, avec le critique Kenneth Tynan à Londres, qui lui reprochaient son désengagement social ou politique) s'accrochera toujours à ses baskets jusqu'au moment où tous reconnaîtront à Ionesco la place à part de « piéton de l'air » du théâtre du siècle.

C'est à 39 ans, en 1950, qu'il fait mettre en scène par Nicolas Bataille (nom prédestiné...) cette « anti pièce », titrée au hasard du lapsus d'un acteur lorsqu'en répétition Jean-Jacques Huet, dans le « monologue du rhume », dit « la cantatrice

chauve » au lieu de « la violoniste blonde ». Dans la petite salle des Noctambules, rive gauche, on décide sur-le-champ d'appeler *La cantatrice chauve* cette *Heure anglaise* de Ionesco. Ionesco ajoutera une réplique à la fin de la pièce : « À propos, et la cantatrice chauve ? » Elle se coiffe toujours de la même façon », répond madame Martin.

En 1950, il fallait le faire! L'impitoyable critique Jean-Jacques Gauthier, qui sévissait au Figaro, écrira : « Je ne suis pas en principe contre les histoires de fous, à condition qu'elles soient courtes! ».

Aujourd'hui cette pièce, dans la même mise en scène (déménagée à la Huchette en 1957), atteint la 12.300ème (34 ans à tous les jours sauf les lundis), et Ionesco, l'icône-claude, le Satrape du Collège de Pataphysique, l'Académicien (depuis 1970), l'un des rares « pléiadisés » sur pattes, persiste mais ne signe plus. Il a 82 ans. On l'a vu à la Nuit des Molière il y a deux ans, dans une loge du Châtelet : il disait « soyons gais, mais pas dupes ». Sa dernière pièce remonte à 1982 et s'appelait *Voyages chez les morts*.

En 15 ans, de 1950 à 1966, comme

en un seul et grand jet, Ionesco a livré tout son théâtre : 25 pièces. Des courtes pièces jouées dans les théâtres-caves de Saint-Germain-des-Près jusqu'aux pièces à large souffle comme *Rhinocéros* créé à l'Odéon par Jean-Louis Barrault en 1960 et *La Soif et la faim* créé à la Comédie-Française par Jean-Marie Serreau en 1966, point culminant. Une oeuvre à nulle autre pareille, qui a porté un des regards les plus critiques sur la dramaturgie et le langage, une oeuvre de solitaire influencé, dont on identifie un aïeul du côté du vaudevilliste Feydeau (il en a approfondi l'angoisse sous-jacente), un compagnon de route chez Raymond Queneau (les *Exercices de style* datent de 1947) et des disciples indisciplinés chez Peter Handke (*Outrage au public*) ou Tadeusz Kantor dont les ombres fantomatiques évoquent parfois les personnages grand-guignolesques de l'auteur de *Les Chaises*.

L'entrée à la Pléiade force au bilan. On ne joue plus beaucoup Ionesco aujourd'hui. Depuis la fin des années 60, la nouvelle génération des metteurs en scène ignore ou se détourne de cette oeuvre qui fit scandale en son temps et qui semble ancrée dans un passé trop immédiat, dans ses actions d'éclat et son iconoclastie un peu désuète en cette fin de siècle éclaté.

En France depuis Ionesco, et peut-être en l'absence de nouveaux auteurs d'importance (sauf Koltès), il y a eu de grands retours au répertoire; les Chéreau, Grüber, Bondy, Lasalle, ont revisité Racine, Marivaux, Shakespeare beaucoup plus que ce théâtre qui éclata dans les années 50 et qui, comme celui d'Adamov, Tardieu, Vauthier, les contemporains d'Ionesco, semble avoir pris le coup de vieux fatal des pourfendeurs qui vieillissent. Seul le théâtre de Samuel Beckett, et celui de Jean Genet peut-être, survit d'évidence et entre déjà dans la « postérité » qui n'est pas encore assurée à l'auteur de *L'Amour est dans les yeux*.

Ionesco, avec *Les chaises*, *Vic times du devoir*, *Amédée* ou *Com- Voir page D-2 : Ionesco*



Alberto Moravia

## Carla entra

VITA DI MORAVIA

Alberto Moravia / Alain Elkann  
Paris, Christian Bourgois, 1991.

Monique La Rue

J'EN AI JAMAIS entendu parler Alberto Pincherle, alias Moravia. Mais je connais sa voix directe, son verbe tranchant, son ton clinique. On a l'impression d'écouter, plutôt que de lire, cette autobiographie sous forme d'entretiens avec le romancier Alain Elkann. Un partenaire de taille, qui ne craint pas de se faire rabrouer, accuser de n'avoir rien compris, de manquer de mémoire.

« Une fois pour toutes, je te le redis, pour moi les années ne sont pas publiques, elles sont privées », s'impatiente Moravia. La nervosité de leur corrida à forces égales, de cette mise à nu qui ne s'arrête jamais en chemin, n'est pas pour rien dans l'intérêt de la *Vita di Moravia*.

« Je suis né en bonne santé, et ma famille était normale. L'anormal, c'était moi. » Après cette déclaration liminaire, le reste ira à l'avenant, un peu comme fut donnée à Moravia la première phrase de son premier roman, *Les Indifférents*, commencé en 1925 : « Carla entra ». Point.

Enfance solitaire, à observer un père mystérieux, qui évoquera plus tard pour lui « un personnage de Svevo, un provincial du Nord, civil, cultivé, mais à l'ancienne mode », et une mère d'origine slave, dont le petit garçon subodore les infidélités : ainsi s'affûte le scalpel du romancier.

À neuf ans, se rendant à l'école, il tombe dans la rue. On diagnostique la tuberculose osseuse qui, six ans plus tard, le mène aux portes de la mort. Durant les longs mois au sanatorium il lit Rimbaud, Dostoïevski en qui il salue son maître, l'inventeur du roman moderne, et le père de l'existentialisme.

« Carla entra », écrit donc Moravia dans son lit, maculant d'encre ses draps, et puis racontant l'histoire comme on dévide une pelote de laine. « Le roman est fondé sur des fantômes, des apparitions ». « Toute fable, poussée jusqu'à sa conséquence extrême, révèle obligatoirement un rapport secret avec la culture ».

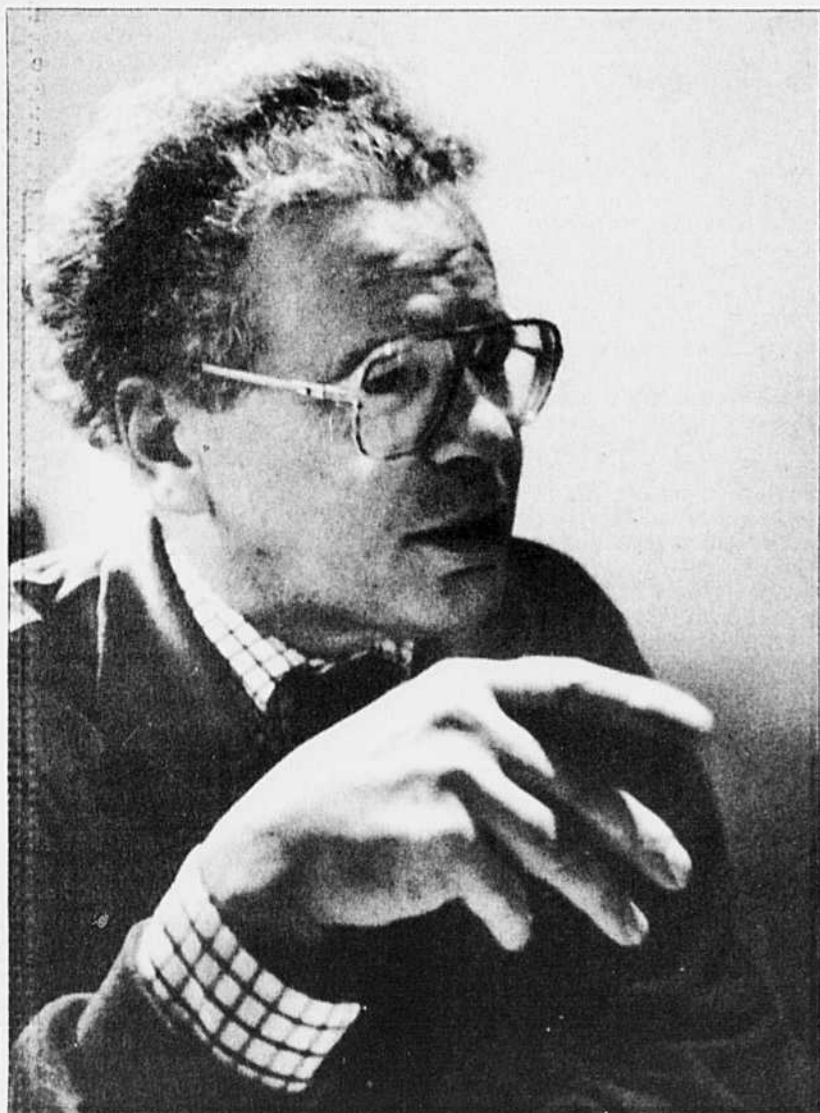
*Les Indifférents* survient en Italie après 40 ans de mouvements littéraires hostiles au roman. La réponse du public est phénoménale. « Je ne gérais absolument pas mon succès ». Pourtant, dit-il, « j'ignorais tout de l'Italie, j'étais une sorte d'apatride littéraire ». S'il doit son nom à son pays, Moravia, qui sera élu pour la gauche, en 1984, au Parlement européen de Strasbourg, se sera toujours méfié des provincialismes, des enfermements, du « penchant habituel des nationalistes à généraliser ce qui est de l'ordre du détail ».

Lecteur universel, esprit cosmopolite, il aurait plutôt tendance à envier les positions « alexandriennes », de « l'autre rive ». Celle de la littérature

Com- Voir page D-2 : Moravia

Luc Bureau

## La résonance entre la terre et nous



Luc Bureau

PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Royer

« DÉCOUVRIR le paysage, c'est se découvrir soi-même. Mais pour cela il me faut redécouvrir cette résonance entre la terre et moi, entre notre conscience et notre environnement », m'explique Luc Bureau, géographe devenu écrivain.

Avec son essai intitulé *La Terre et Moi* (Boréal), le professeur de l'Université Laval cultive la méditation poétique et philosophique. Le géographe de la description des lieux poursuit dans sa recherche littéraire le sens de l'habitation du monde. C'est par sa parole et son écriture que l'homme peut rêver la terre et se situer par rapport au monde.

Dans un premier livre, *Entre l'Éden et l'Utopie : les Fondements imaginaires de l'espace québécois* (Québec/Amérique, 1984), Luc Bureau avait abordé la question de la place du mythe dans les relations que l'homme entretient avec son espace, qu'il soit physique ou politique, par exemple. Dans *La Terre et Moi*, l'essayiste poursuit son travail original en regardant le globe terrestre tel qu'il s'offre à lui, du plus grand au plus petit : les océans, les continents, les pays, les villes, le Québec, le fleuve Saint-Laurent, les montagnes, les noms de lieux québécois.

Cette méditation littéraire, merveilleusement écrite et à la portée de tous les habitants, nous propose une vision lucide et responsable du monde que nous habitons — entendons aussi bien la planète que l'espace québécois.

La réflexion de l'essayiste se fonde d'abord sur la notion de résonance entre l'homme et le paysage. « Le paysage ne se découvre que par un sujet qui le parle », dit Luc Bureau.

En somme, le paysage est un miroir de ce que nous sommes et non pas seulement un objet indépendant de nous. J'émetts et le paysage me renvoie ce que j'y ai mis. Si je n'ai rien émis comme son ou comme raisonnablement, je ne recevrai à peu près rien de lui. D'où la déception de plusieurs personnes devant des paysages préparés par les agences touristiques!

C'est difficile de découvrir un paysage, une ville, nous rappelle Luc Bureau. Il ne faut pas compter sur le prêt-à-consommer auquel on est trop habitué. Il faut travailler pour découvrir un monde. « D'ailleurs, cette attitude va beaucoup plus loin que pour la voyageur », dit l'écrivain. Elle vaut pour notre environnement. Je pense qu'il faut être en résonance avec le monde, si l'on veut comprendre un peu ce qu'est la protection de l'environnement ».

Cette idée se raccroche directement au titre de son ouvrage, tiré d'un poème de Gaston Miron : « C'est mon affaire/ la terre et moi/ flanc contre flanc/ je prends sur moi/ de ne pas mourir ».

« Les lieux sont ce qui nous lie au monde », dit Bureau. Nous fabriquons les lieux mais les lieux nous fabriquent aussi. Il n'est pas indifférent que l'on crée des lieux médiocres comme les banlieues. Ce n'est pas seulement une question d'esthétique mais de rapport harmonieux entre le lieu et ses habitants. Quel poète va chanter le boulevard Laurier à Sainte-Foy? Pourquoi tant de suicides sur le campus de l'Université Laval? »

Sur ce sujet, Luc Bureau nous donne un chapitre spectaculaire sur les « villes-miroirs ». Il nous fait voir la géométrie du centre-ville comme un véritable labyrinthe condition-

nant la vie. Il n'est pas indifférent que la trame urbaine soit « à géométrie variable » (surtout en Europe, en Asie et en Afrique) ou ordonnée selon une structure géométrique rigide (presque exclusivement aux États-Unis, en Amérique latine et au Canada).

D'ailleurs, en jouant avec les images et les symboles, avec le langage et les noms de lieux comme révélateurs d'une géographie humaine, Luc Bureau nous propose l'essai le plus vivant sur nos façons d'habiter la terre.

Sa réflexion sur l'habitation de l'Amérique est aussi fascinante et nous concerne au plus près. En s'appuyant sur une phrase d'un premier ministre canadien, il nourrit notre réflexion sur les rapports du Canada et du Québec. « Certains pays sont forts en histoire, nous sommes forts en géographie », avait dit Mackenzie King dans un discours de 1936.

C'est non seulement le Canada mais toute l'Amérique qui se loge à pareille enseigne : faible en histoire, forte en géographie. Ainsi, ajoute l'essayiste, la jeunesse de l'Amérique est incurable. L'Amérique se meut en marge de l'histoire; elle est tout entière dans un hic et nunc hypnotique ».

Voilà un élément important à méditer dans le débat actuel au Canada, selon Bureau. « Le Québec essaie de se raccrocher à l'histoire et à un *Je-me-souviens*, tandis que le Canada tient à un *Coast-to-Coast*. La géographie est le fondement du mythe canadien. Il ne peut y avoir de société distincte dans un *coast-to-coast*. Et tout-à-coup il y a cet obstacle qui surgit de quelque part, un *je-me-souviens* qui s'impose comme une verticalité par rapport à une horizontalité ».

Com- Voir page D-2 : Bureau

### best-sellers vlb



Robin Philpot  
**OKA: DERNIER ALIBI DU CANADA ANGLAIS**

Un ouvrage polémique, courageux, qui démontre, preuves et statistiques à l'appui, que le Canada anglais a profité de la crise pour régler ses comptes avec le Québec. A lire pour rétablir la vraie dimension de ces événements.

176 pages  
— 16,95 \$

Daniel Hubert, Yves Claudé et la  
Ligue des droits et libertés  
**LES SKINHEADS ET L'EXTRÊME DROITE**

Cet ouvrage, extrêmement bien documenté, énonce, en termes clairs et stimulants, les problèmes de la lutte contre l'incitation à la discrimination raciale, pour la liberté d'expression et le droit à l'égalité.

136 pages  
— 14,95 \$

vlb éditeur DE LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



# Le plaisir des Livres

## LA VIE LITTÉRAIRE

Jean Royer

VOUS CHERCHIEZ le successeur de Bernard Pivot ? Un journaliste capable de provoquer les confidences d'un écrivain sur son projet littéraire et sa manière d'écrire ? Je l'ai vu, mardi soir dernier à Radio-Québec. C'est Stéphane Bureau, l'animateur de l'émission *Contact*, qui interviewait l'écrivain mexicain Carlos Fuentes. Il faut placer cette émission à côté des meilleures de Bernard Pivot. De plus, la réalisation de Claude Lortie est un véritable petit bijou de télévision. L'interview est animée avec goût par les changements de lieu et les effets visuels illustrant les propos. Stéphane Bureau et les Productions de la tête chercheuse font de *Contact* une série d'interviews avec des écrivains étrangers. Je signale l'émission pour rappeler à nos programmeurs de télévision que la littérature est un sujet de culture accessible et que seul le manque d'intérêt de leur part nous prive d'une émission avec les auteurs québécois.

### Études féministes

L'Université du Québec à Montréal possède maintenant un Institut de recherches et d'études féministes. Les activités de recherche et d'enseignement de l'IREF poursuivront celles déjà amorcées par le Groupe interdisciplinaire pour l'enseignement et la recherche féministe qui avait été mis sur pied en 1976. L'Institut est dirigé par Mme Anita Caron, professeur-chercheur à l'UQAM.

### Lectures de Copies conformes

La Ville de Montréal présentera dans quatre de ses bibliothèques une série de lectures publiques du roman de Monique La Rue, *Copies conformes* (Denoël/Lacombe), qui a obtenu le Grand Prix du livre de Montréal en 1990. L'événement coïncide avec la publication du roman par le club du livre Québec Loisirs, qui rejoint plus de 300 000 lecteurs. Les comédiens Katherine Mousseau, Sophie Gascon et Réjean Roy liront le

suspense de Monique La Rue, qui rencontrera le public lecteur après chaque représentation. Le 9 avril à la Bibliothèque Frontenac (2550, Ontario Est) à 18h30, le 10 à 19h15 à la Bibliothèque Mercier (8105, Hochelaga), le 16 à 19h15 à la Bibliothèque Côte-des-Neiges (5290, Côte-des-Neiges) et le 17 avril à 19h15 à la Bibliothèque Petite Patrie (6707, de Lorimier).

### Autres prix

330 textes ont été soumis au troisième concours de nouvelles « Belle Gueule » de la revue *Stop*, soit presque le double de l'an dernier. Le président d'honneur du concours, Christian Mistral, donnera les noms des gagnants au « Quai des brumes », le mardi 23 avril à 17 heures.

Le prix du livre « M. Christie », qui récompense l'excellence en littérature pour enfants annonce les finalistes. Pour les textes français, ont été retenus Denis Côté, Christiane Duchesne, Gilles Gauthier et François Gravel. Pour les illustrations de livres en français : Michèle Lemieux, Mireille Levert, Stéphane Poulin et Pierre Pratt. Le concours a retenu également neuf finalistes pour les livres de langue anglaise.

Le Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke, attribué à un auteur résidant ou travaillant dans la région, sera attribué le 10 octobre prochain. La ville achètera un bon nombre d'exemplaire du titre gagnant, afin d'en assurer une promotion liée au prix.

### Les ondes littéraires

L'émission *Littératures actuelles* sera diffusée exceptionnellement de 17h à 19h, dimanche, au réseau MF de Radio-Canada. Au sommaire de cette édition, la critique littéraire au Québec, un débat animé par Réjane Bougé et réunissant Gilles Marcotte ainsi que votre chroniqueur du DEVOIR en compagnie de Jacques Allard, auteur de *Traverses* (Boréal). De son côté, François Ricard commentera *Réelles présences*, l'essai de Georges Steiner (Gallimard). Au

cours de l'heure qui suivra, Suzanne Giguère recevra Hélène Dorion, auteur de *Un visage appuyé contre le monde* (Norolt). L'émission est réalisée par Andrée Major.

D'autres émissions littéraires sont aussi présentées à Radio-Canada. Le samedi à 14h, au réseau AM, Christiane Charette et Minou Petrowski reçoivent à *Double-Expresso* Jean-Noël Pancrazi (*Les Quartiers d'hiver*) et l'animateur de « Ex-libris », Patrick Poivre d'Arvor suite à son entretien avec Hervé Guibert. Mme Petroski reçoit les cinéastes Jean Beaudin et Alexander Petrovic.

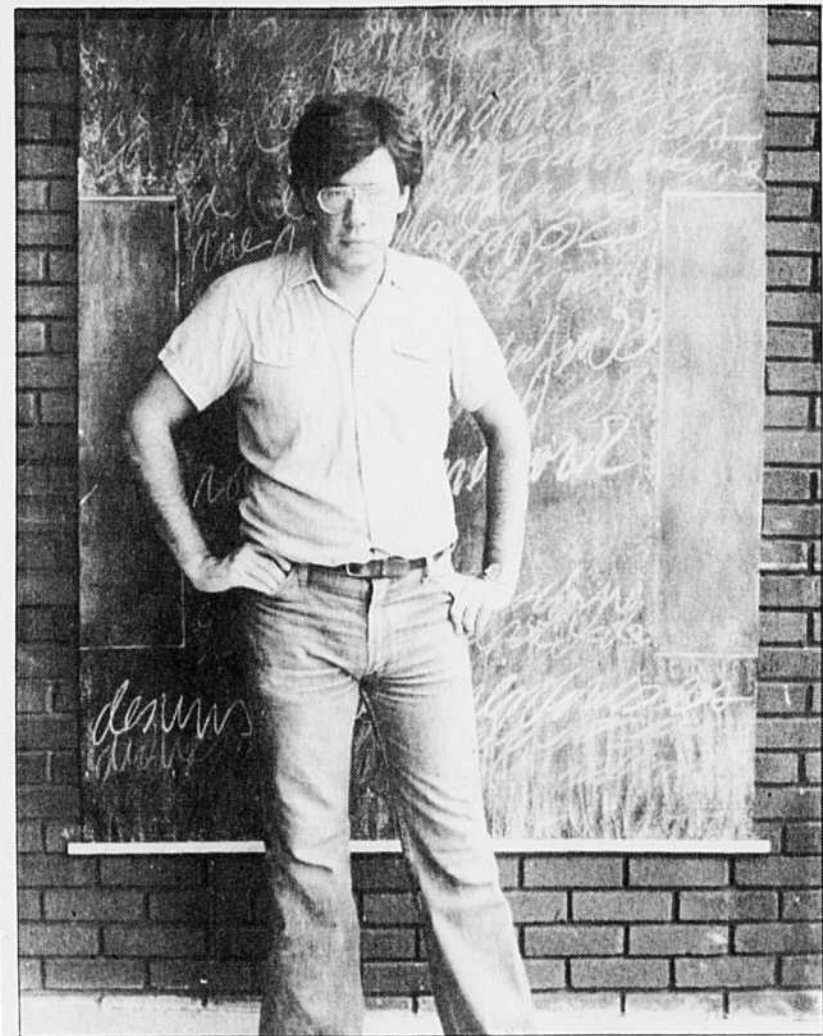
Le mardi à 19 h, au réseau MF, Marie-Claire Girard anime le ma-

gazine *En toutes lettres*, consacré à la littérature québécoise.

### Place à la poésie

À la librairie Gallimard, dimanche à 14 h, lecture de Nicole Brossard, co-auteur avec Lisette Girouard de l'Anthologie de la poésie des femmes au Québec (Éditions du remue-ménage).

Mercredi au bar Au plaisir (4467 A, Saint-Denis) à 21 heures, Janou Saint-Denis reçoit François Charron (*La beauté des visages ne pèse pas sur la terre*, Écrits des Forges) et Francis Farley-Chevrier (*Blancs foncés*, Espace Global).



François Charron, à la Place aux poètes

## LA VITRINE DU LIVRE

### EN MARGE DE CASANOVA

Miklos Szentkuthy  
Phébus, 1991, 252 pages.

TRADUITE du hongrois (par Georges Kassai et Zeno Bianu), l'oeuvre monumentale et jusqu'ici inconnue de Miklos Szentkuthy est la plus récente découverte littéraire européenne. Durant un demi-siècle, ce Hongrois a écrit un vaste ouvrage traitant lyrique dont on n'a commencé la publication qu'après sa mort en 1988. En neuf tomes, sous le titre général de *Le bréviaire de Saint-Orphée*, on pourra lire une oeuvre dont son éditeur dit qu'elle évoque les travaux d'un Joyce, d'un Borges ou d'un Nabokov. Phébus vient d'en lancer deux tomes, *En marge de Casanova* et *Renaissance noire*. On parle du roman-cathédrale d'un solitaire, demi-murge littéraire.

### LES DEUX COEURS DU MONDE

Du kibboutz à l'Intifada  
Marion Sigaut  
Flammarion, 1991, 279 pages.

AU DÉBUT était Israël. Le kibboutz et son rêve communautaire. À la fin est l'Intifada, la révolte des Palestiniens. Entre ces deux réalités, séparées par 18 ans et par plusieurs séjours en Israël dans un kibboutz où Marion Sigaut s'est construit une famille, il y a une prise de conscience de la réalité d'Israël, de sa dérive du camp des « victimes » à celui des « oppresseurs ». Marion Sigaut, dans un témoignage à vif, tente d'expliquer « la question ».

### POUVOIR CHANTER

Bruno Roy  
VLB Éditeur, 1991, 452 pages.

IL EXISTE peu d'études sur les conditions historiques et idéologiques qui ont amené le développement de la chanson au Québec. Bruno Roy, par ailleurs président de l'Union des écrivains, s'y risque dans un volumineux ouvrage qui tente de placer la chanson québécoise dans le triple axe de l'histoire, la culture et la politique. « Pourquoi chanter ? Parce qu'il y a tant à faire », chante Louise Forestier. La chanson, au Québec, a toujours été une lutte. Ce bouquin tente de retracer les grands heures.

### PRINCIPE D'EXTORSION

Gilles Pellerin  
nouvelles, 180 pages  
L'Instant même, 1991.

LAURÉAT en 1988 du premier concours de nouvelles de l'Office franco-québécois pour la jeunesse, Gilles

Pellerin récidive dans le champ de la *novella* avec un recueil de 24 courts textes. Pellerin place son ouvrage sous un exergue de Robbe-Grillet : « Il cherche quelque chose, dans ses souvenirs, quelque chose de solide, et il ne sait pas quoi ». Les éditions L'Instant même, qui se spécialisent dans le genre, publient également ces jours-ci des nouvelles de Jean-Paul Baumer, *Petites lâchetés*.

### LE CAPITALISME DANS TOUS SES ÉTATS

Alain Cotta  
Fayard, 1991, 187 pages.

APRÈS la chute du régime communiste, le capitalisme du siècle à venir ressemblera fort peu à celui du siècle précédent. Médiatisé, il livrera au jeu des pouvoirs économiques et financiers tous les grands moyens de la communication, à commencer par la télévision. On assistera à la mondialisation d'un paysage financier dominé par la faillite des banques américaines et le triomphe des banques japonaises. Alain Cotta poursuit son chemin prospectif.

### DICTIONNAIRE DES ÉCRIVAINS DE LA MAURICIE

Réjean Bonenfant et Gérard Gaudet  
Écrits des Forges, 1991, 433 pages.

DE CLÉMENT MARCHAND à Louis Caron, la Mauricie compte beaucoup plus d'écrivains qu'on se serait porté à le croire. Réjean Bonenfant et Gérard Gaudet ont répertorié 58 qu'ils présentent dans le premier dictionnaire littéraire mauricien. On nous rappelle que Gratien Gélinas est né à Saint-Tite-de-Champlain, que Gérard Godin est trilluvien, et que Louis Hamelin vient de Saint-Séverin-de-Proulxville. Mais connaissez-vous Gilles de La Fontaine, ou Guido Rousseau, ou Denis Saint-Yves ?

### CHRISTOPHE ET SON OEUVRE

Carlos Fuentes  
roman  
Gallimard, 1991, 599 pages.

LE NOUVEAU roman de l'écrivain sud-américain Carlos Fuentes, traduit de l'espagnol par Céline Zins. Le récit se passe entre le 6 janvier et le 12 octobre 1992. Le temps de l'enfance de Christophe Palomar, qui, embryon-fœtus, raconte l'histoire du fond du ventre de sa mère. Fuentes, né à Mexico en 1928, brosse un portrait à peine fictionnel du Mexique de 1992 : capitale surpeuplée, pollution au degré catastrophe, tremblements de terre, corruption...



Eugène Ionesco

### ◆ Ionesco

ment s'en débarrasser, *Délire à deux*, a portraituré aux couleurs d'angoisse et de peur (derrière le comique un peu chaplinesque de son regard étonné) le couple bourgeois de son époque. Il a en quelque sorte pris le couple de *Danse de mort* de Strindberg (une de ses grandes influences), vieux compagnons usés, isolés, esseulés, et il l'a écartelé dans le fatal et le burlesque. Il a inclus dans ce jeu de massacre la société toute entière.

Mais Ionesco n'a jamais franchi la frontière du « théâtre à idée », du « théâtre à thèse » (il détestait l'oeuvre de Sartre qu'il classait dans « le conformisme de gauche »), et il ne s'est jamais essayé du côté du théâtre engagé. On le lui reprocha beaucoup. Avec *L'Impromptu de l'Alma*, en 1956, il répondit à ces critiques venues de la gauche qui n'en avait, alors, que pour le théâtre de Bertolt Brecht que Paris découvrait.

Il est curieux de se rappeler que le 11 mai 1950 lorsqu'on créa *La cantatrice chauve* aux Noctambules, la première pièce d'Ionesco était donnée à 18 heures 30 dans un programme triple qui comprenait *L'Exécution et la tombe* de Brecht et *Le gardien du tombeau*, la seule pièce de Franz Kafka. Brecht sera le mo-

dèle à éviter pour Ionesco, et Kafka, par contre, sera l'écrivain qui, peut-être entre tous, a le plus profondément marqué Ionesco.

Ce que l'on a appelé l'absurde, chez Ionesco, n'était autre que l'étonnement d'un homme devant le monde, et l'angoisse qui s'ensuit. Bérenger, l'alter ego d'Ionesco, ce personnage né dans *Tueur sans gages* comme un désenchanté qui se rend, qui traverse *Rhinocéros* et décide de ne pas « capituler » devant la métamorphose totalitaire de ses contemporains tous unicorités, mais qui va mourir dans *Le Roi se meurt* comme un bébé déçu, à quelque chose, en dérisoire, du Joseph K. du *Procès*. Comme dans *Amédée*, le cadavre à quelque chose du Grégoire Samsa de *La métamorphose*...

Ionesco s'est dit, redit et contredit, affirme Emmanuel Jacquart qui a dirigé la publication du *Théâtre complet* dans la Pleiade. Il a surtout réaffirmé, quant à moi, que le comique n'est qu'une des faces du tragique.

**Théâtre complet**, Eugène Ionesco, 1951 pages, La Pléiade, Gallimard.

**Eugène Ionesco**, Marie-Claude Hubert, Les contemporains, au Seuil.

### ◆ Bureau

lité. Car la seule façon de nous défendre comme collectivité québécoise, c'est de montrer que nous étions là, que nous existions, que nous avions des racines ici avant la conquête. Il ne peut donc pas faire autrement que les deux types d'imaginaire, canadien et québécois, entrent en conflit.

Luc Bureau a commencé d'écrire son essai en cherchant à « donner un sens au Canada ». C'est au fur et à mesure qu'il écrivait qu'il s'est de plus en plus senti en porte-à-faux. « J'ai découvert que je me définissais continuellement par rapport à l'espace québécois d'un bout à l'autre de ma vie. C'est mon espace de référence et c'est par rapport à lui que je peux me construire par la suite, que je me donne une vision générale ».

L'essayiste nous fait aussi réfléchir sur le fait qu'il reste dans le Nord du Québec plus d'un million d'entités géographiques à nommer. En 450 ans de dénomination (et de domination), le corps des noms en usage dans la population n'exécrait guère les 200 000 dont environ 93 000 seulement sont officialisés. « Le Québec est un pays littéralement innommé », écrit Luc Bureau.

Mais soyons rassurés. Si les écrivains disent que l'écriture est une forme d'habitation, l'essayiste a bien compris, lui aussi, que « toute habitation est une parole commencée depuis très longtemps. Habiter le pays, c'est sans doute aussi le nommer. L'aventure de la découverte, écrit-ral-encore, c'est l'aventure de la parole. Ainsi l'écriture est nourricière ».

Avant de me quitter, Luc Bureau tiendra à renouveler sa profession de foi en l'écriture. Toute écriture est « géo-graphéin », écriture de la Terre, comme l'a rappelé aussi un de ses maîtres, le philosophe Michel Serres.

« Je crois sincèrement qu'il n'y a que la parole qui est créatrice de quoi que ce soit dans l'univers, y compris la mort et la vie, me dit Luc

Bureau. Pourquoi avons-nous nommé *mort* un certain état de l'être ? Pourquoi la mort existe-t-elle ? Parce que nous avons la parole pour la nommer. Les choses les plus fondamentales de la vie, nous n'avons que la parole pour les faire exister. La mort n'existe pas; elle est un don de la parole, comme la vie. C'est par la parole que nous différencions le rêve de la réalité. Sans les mots, nous ne pouvons pas penser le monde. Les mots sont nos façons de construire le monde ».

### ◆ Moravia

américaine par exemple, dotée du « goût de la sophistication psychologique et de la stylisation qui est le propre de tous ceux qui ont reçu en héritage une culture dont ils ne se soucient pas de connaître les origines ». Ceci ne l'empêche pas de reconnaître l'apport de l'écrivain aux lieux, d'admirer ce que Brancati a fait pour la Sicile, Paris pour la Vénétié.

Dès le premier roman, il aura trouvé la méthode qui attirera plus tard vers ses oeuvres des cinéastes comme Bertolucci (*Le Conformiste*) ou Godard (*Le Mépris*) : « fonder la technique théâtrale avec celle du roman : peu de personnages, unité de temps et de lieu, peu d'analyses, beaucoup de synthèse, c'est-à-dire d'action ». Le meilleur roman est « profondément sincère et complètement inventé ». « Mon ambition serait d'être à la fois comblé et clair ». Ses réflexions sur les genres littéraires et sur les écrivains sont autant de raccourcis sur l'art d'écrire.

Se rattachant explicitement à l'existentialisme, il attribue au roman moderne le « déplacement de l'attention du romancier de la vie sociale vers la vie intérieure ». « La vie est un fait privé ».

Ce qui ne veut pas dire que Moravia ne capte pas son époque aussi bien que ses personnages. Il assiste à la marche de Mussolini sur Rome. Piazza del Popolo, les fascistes « res-

semblaient à des paysans allant y tuer les perdrix ». « Des provinciaux ». En 1941, son frère meurt en posant une mine. En 1943, les Allemands occupent Rome et Moravia doit se cacher plusieurs mois dans la montagne avec Elsa Morante. Événements de 68, Brigades Rouges, Pestroïka, il ne recule devant aucune question. Ne cède à aucune langue de bois.

D'Elsa Morante, qui aura été, pendant 25 ans, le centre névralgique de sa vie sentimentale, il dresse en toute justice un portrait d'une grande précision. S'il admire la romancière brillante et ambitieuse, il reste longtemps blessé par la femme compliquée et même cruelle avec laquelle il n'aura jamais totalement rompu, qu'il suivra à distance lorsque sera terminé leur « rapport de symbiose existentielle dans lequel tout peut entrer, même l'infidélité ».

La liberté, qu'il doit à la générosité paternelle, puis à son succès, lui aura permis de voyager toute sa vie. Londres, New York, où on l'accueille en lui demandant s'il a du saucisson dans ses valises, le Japon, la Chine avant et pendant la Révolution culturelle : la sincérité du voyageur déjoue les pièges de l'exotisme ou de l'ethnocentrisme. Les trajets se font parfois sous le coup du désir, à la poursuite d'une femme, telle une certaine Trude, qu'il rejoint en vain dans Berlin où Hitler électrise les foules. Après la rupture avec Elsa, mauvaise voyageuse, il fait le tour du monde avec Dacia et, en compagnie de Pasolini, se passionne pour l'Afrique, « ce qui existe de plus beau au monde ».

Sur la couverture, le regard perçant affronte l'objectif, les sourcils blancs se froncent, la bouche est obstinément fermée, les lèvres sont minces, le menton volontaire. Moravia est mort le jour où on devait lui apporter ce livre qu'il aura, comme tous les autres, soigneusement construit. Car « on peut montrer confiance et abandon avec les mots, mais ce doit être toujours de façon indirecte ».

**estuaire**

estuaire  
la rumeur des lieux

Des poèmes de:  
CLAUDE BEAUSOLEIL, NICOLE BROSSARD, PAUL CHAMBERLAND, JEAN-PAUL DAUST, CAROLE DAVID, DENISE DESAUTELS, LOUISE DUPRÉ, BERNARD POZIER, JEAN ROYER, ELISE TURCOTTE, ANDRÉ ROY.

Abonnement pour quatre (4) numéros  
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □  
Abonnement régulier 20 \$ □  
Abonnement pour institutions 30 \$ □  
Abonnement à l'étranger 35 \$ □  
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros au Canada seulement) 35 \$ □  
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros au Canada seulement) 50 \$ □  
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom.....  
Adresse.....  
Code.....  
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences

**L'ÉTÉ COMMENCE AU PRINTEMPS...**  
à la Faculté des arts et des sciences

Si l'on veut accélérer sa scolarité élargir ses connaissances apprendre une langue

**Cours intensifs Printemps-été 1991**

Demandez le répertoire des cours  
Renseignements: 343-7338

**FONDATION DES MALADIES DU COEUR DU QUÉBEC**

**NOUS CHERCHONS À SAUVER DES VIES**

440, boul. René-Lévesque ouest, Bureau 1400, Montréal, Québec, H2Z 1V7 (514) 871-1551 - 1-800-361-7650

Contribuez sans frais dans toute succursale de la Banque Royale au Québec.

**L** le plaisir des Livres

Jean Lemieux et Pierre Turgeon

Le débutant et le routier



**Jean BASILE**  
Lettres  
▲ québécoises

CETTE SEMAINE, les débuts d'un jeune romancier « en région », Jean Lemieux, qui fait un demi-échec avec un demi-roman policier. Puis, un recueil d'articles littéraires par l'auteur d'*Un dernier blues pour Octobre*, qui est aussi le rédacteur-en-chef de la revue *Liberté*.  
PIERRE TURGEON est romancier connu mais il a fait beaucoup d'autres choses aussi. Il a écrit notamment des critiques littéraires pour la revue *Actualité*. Il vient de réunir des textes divers dans un recueil dont le titre est *Fréquentations*. Les « fréquentations », ce sont des écrivains de partout et lui-même, puisque le recueil s'ouvre sur une suite de petits textes biographiques. Comment, pourquoi est-on écrivain ? La réponse de Pierre Turgeon est assez simple : on écrit pour participer à « la communion des saints que constitue une bibliothèque » et parce qu'on veut avoir « une place après sa mort, auprès des morts ». Pierre Turgeon, qui a été prix du Gouverneur

général, tient dans le mépris les gloires officielles, celles qui participent « à la rumeur littéraire » comme il l'écrit.

On voit que la métaphysique n'est pas étrangère à Pierre Turgeon. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'il attache une grande importance à la philosophie allemande et à la prose allemande, comme de nombreux textes de ce recueil en témoignent. Il aime la passion, et le désastre final, d'auteurs comme Wittgenstein ou Broch. Mais de quelle Allemagne s'agit-il en fait ? C'est celle de Weimar certainement mais c'est aussi celle de l'après-guerre. Hitler a fasciné Pierre Turgeon qui voit en lui un maître du tape-à-l'oeil et de la pacotille. Or, dit-il, « l'art de la pacotille incarne le mal absolu en art ».

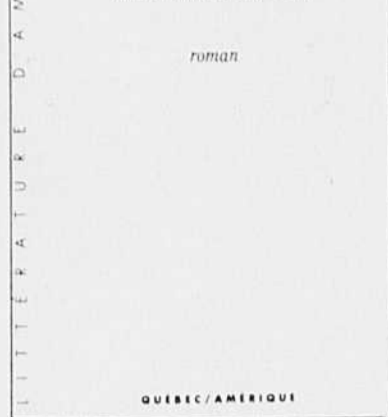
En fait, Pierre Turgeon aime la littérature étrangère et un de ses souhaits implicites c'est que toute littérature, y compris la littérature québécoise, soit cosmopolite. Outre la littérature allemande, il s'intéresse à la littérature hispano-américaine et à la littérature africaine. Il a quand même un mot pour la littérature française avec Henri Thomas mais, pour nous assurer aussitôt de son innocence, Turgeon nous prévient que « les romans d'Henri Thomas sont

étrangers à la tradition française ». On a eu peur. Au fond, le thème caché de ce recueil d'articles est assez typique de la mentalité des écrivains de la génération de Turgeon : comment être un écrivain francophone sans rien devoir à la littérature française. Dans son cas, ce n'est pas si mal parce que Pierre Turgeon écrit très bien, sans aucune prétention, avec un côté goguenard très attachant.

Attachants, les textes autobiographiques qui ouvrent le recueil le sont aussi. Pierre Turgeon s'y raconte comme écrivain. On voit très bien la distance qu'il met entre son idéal artistique et ses propres réalisations. C'est ce qu'il appelle sa « bouderie ». Il boude parce que le monde, sans doute incrédule de son génie, lui « réserve le plus grand affront » en ne le reconnaissant pas. C'est dans ces textes aussi qu'il regarde le Québec, dont la littérature ne l'enthousiasme pas du tout. Il croit que le Québec est dans les limbes et que « les Québécois appartiennent au rang des fantômes ». Encore plus intéressante est son opinion que le Québec peut bien se « louisianiser » s'il le veut. Il précise : « Comme écrivain j'aurais plutôt tendance à m'en réjouir : toute agonie, décadence, déliquescence, fournit un extraordinaire sujet d'inspiration ».

**La Lune rouge**

JEAN LEMIEUX



Ce livre élégant, dandy, policé, fait bel et bien partie de « la rumeur littéraire » que Pierre Turgeon n'aime pas mais ce n'est pas toujours de la pacotille.  
JEAN LEMIEUX est un jeune auteur et *La Lune rouge* est son premier roman. La notice nous dit qu'il est médecin et qu'il pratique aux Îles-de-la-Madeleine. Voilà

pourquoi le héros de son roman, François Robidou, est médecin lui aussi et que l'intrigue se passe à l'île d'Entrée.

Une île quasi inhabitée, des insulaires qui sont, souvent, des originaux, un médecin beau garçon et un peu naïf... Un meurtre, deux meurtres... Une femme d'âge mûr, alcoolique dont les désirs sexuels l'attirent vers les jeunes gens... Un vieux peintre excentrique et paralysé qui vit entouré de femmes... Un vieux pasteur saisi par le démon de la chair... Le vent et le *Requiem* de Mozart... L'halloween... On voit bien que Jean Lemieux n'aurait pas détesté écrire un roman policier un peu gothique.

De fait, la seconde partie de son livre est une enquête dans le sens classique du terme avec des cadavres au pied des falaises et un policier insolite et célibataire qui a la réputation d'être homosexuel et qui joue féroce ment au poker. Il faut résoudre une énigme dans une ambiance de mystère. D'ailleurs, Jean Lemieux lâche le grand mot en parlant de François Robidou : « Chariene aurait la première à s'esclaffer en le voyant jouer les Sherlock Holmes ».

Curieusement, la première partie du livre est tout à fait différente. Il

s'agit davantage d'un roman de mœurs. Jean Lemieux, sous le couvert de son personnage principal, invite le lecteur à faire connaissance avec les habitants d'une petite île du bout du monde où chacun a ses propres raisons pour y vivre. Jean Lemieux s'amuse à faire des portraits et à décrire des paysages. Il nous fait surtout le portrait de son médecin rural généraliste, idéaliste et pas conventionnel du tout qui est, somme tout, un nouveau type : le jeune médecin romantique en région.

Au fond, Jean Lemieux, outre qu'il néglige beaucoup son style rempli de familiarités, n'a pas su choisir entre ses différents projets. On sent qu'il aimerait être pris au sérieux mais qu'il n'ose pas le demander. On regrette un peu qu'il se soit laissé aller à son goût, un peu facile, du roman policier plutôt que de traiter de son vrai sujet : la vie et les aventures d'un jeune médecin en région parmi des habitants qu'il aime et qu'il voudrait faire aimer. Ou alors, dans le sens inverse, il aurait dû faire un bel Agatha Christie mais ça, c'est encore plus difficile. *Fréquentations*, Pierre Turgeon, essai, 180 pages, l'Hexagone, 1991. *La Lune rouge*, Jean Lemieux, roman, 300 pages, éditions Québec/Amérique, 1991.

Le manifeste d'un honnête homme

**L'HOMME-TÊTARD**  
une fiction sur le monde masculin  
Maurice Champagne  
Québec-Amérique, 257 pages.

**Robert Saletti**  
L'HISTOIRE commence comme un mauvais polar avec la rencontre, dans les toilettes d'une gare, d'un psychopathe en puissance cherchant à liquider l'image du père et d'un instituteur professeur, directeur de l'Institut de recherche sur le comportement masculin. Elle se termine comme un mauvais mélo, après le suicide du premier, avec la reprise en charge par le second de sa vie familiale.

Entre ces deux moments, le récit raconte l'histoire de Jules Thomas, prototype de ces nombreux hommes modernes qui souffrent de l'âme parce qu'ils ont la tête qui penche d'un côté et le sexe de l'autre, parce que, incapables de tendresse masculine, ils haïssent foncièrement les femmes. L'histoire de cet « homme en morceaux » se présente surtout comme une fable, comme une parabole sur la décrépitude du monde masculin. Et comme dans toute parabole, il y a un enseignement.



On l'aura compris, *L'homme-têtard*, de Maurice Champagne, est un mauvais roman (pas nécessairement une mauvaise fiction). En effet, toute coïncidence avec des hommes ayant réellement existés sera présumée non-fortuite. L'auteur ne nous en voudra sans doute pas de le reconnaître en partie sous les traits du professeur Thierry Laurent, spécialiste de la famille et thérapeute de l'humanité dans sa version yin. Je le soupçonne même d'avoir fait exprès, coquettement d'essayiste qui se donne un miroir pour être plus libre de ses concepts. Comme dans beaucoup de fictions à message d'ailleurs, c'est le personnage négatif, *L'homme-têtard* lui-même, qui est le plus intéressant (contrairement au professeur, il a des fantasmes).

Jules Thomas, alias Gémeaux, est un cas. Bagarreur, amateur de chasse, fanatique d'informatique, modèle de l'homme à succès sur toute la ligne, il n'aime les femmes qu'à l'horizontale et il préfère le mot « érotique » au mot « pornographique ». Sa vie privée, qui ne tient qu'à la pyramide de pouvoirs au sommet de laquelle sa vie sociale l'a installé, s'écroule lorsque sa première femme le quitte et que sa maîtresse avorte. « Orphelin de 37 ans souffrant de névrose d'abandon », il sombre alors dans une « confusion merdique » où une sexualité débridée (et homosexuelle) et la menace des femmes l'emportent sur une souffrance qui n'en finit plus, toutefois, de croître. Gémeaux a besoin d'aide et il croit pouvoir la trouver chez le professeur Laurent, alias Taureau. L'analyse révèle le mal familial enfoui, jusqu'à ce que la folie et la mort viennent trancher le noeud gordien de l'échec de sa relation au père. Voilà pour l'anecdote, qui se résume à vrai dire à l'affrontement d'un homme avec son passé par thérapeute interposé.

Il n'est pas indifférent, bien sûr, que ce thérapeute soit un éminent chercheur sur le point de dévoiler le manuscrit des dernières volontés d'Alexandre le Grand, une découverte faisant surgir « l'inconscient masculin des profondeurs de l'histoire ». Car voici venu le temps du complexe d'Alexandre, et Oedipe peut aller se rhabiller. Loin d'avoir été tué, le père n'est à proprement parler jamais né. C'est donc d'avoir été privé de l'affection de son père, de n'avoir jamais pu réunir les éléments masculin et féminin de « l'atome affectif », désintégré par la culture oedipienne, que Gémeaux a souffert et est mort. Or, comme le dit l'essayiste, « un père absent psychologiquement fait bien plus de dégâts qu'un père mort ». Le procès de la culture masculine millénaire est relancé.

Une fois dégagée de la symbolisation que le récit de Maurice Champagne lui fait subir, la thèse est relativement simple et s'inscrit dans le mouvement de revalorisation du père auquel on assiste actuellement au Québec, que ce soit au cinéma (*Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon), dans la littérature d'essai (*Père manquant, fils manqué* de Guy Corneau), dans la critique littéraire (*Le Père vaincu, la Méduse et les fils castrés* d'André Vanasse), dans le simple témoignage (*Père et fils. Lettres* de Roland et Réjean Legault), ou en sociologie (*Les lendemains de la révolution sexuelle* de Michel Dorais, récemment réédité, parle aussi de la nécessité d'une révolution affective) : les problèmes des hommes avec les femmes viennent d'abord des problèmes des hommes entre eux et, au premier chef, de la prudence paternelle.

*L'homme-têtard* est doté d'un « minuscule système de respiration affective ». Le Jules de ces dames est un sans-cœur incapable de passer l'épreuve du quotidien, celle où le rapport des sexes est le plus insidieusement



Maurice Champagne

sement inégal. Pourquoi ? Parce que *L'homme-têtard* a peur. Peur de quoi ? Peur de la capacité d'enfanter de la femme et peur de la mort. Aussi, pour conjurer sa peur, il pense (il rationalise) et il baise (il viole). Dans chaque cas, il tue l'amour.

Sorte de réponse écologique à la rhétorique guerrière du *Manifeste d'un salaud* qui a fait tant de bruit, le nouveau mâle de Maurice Cham-

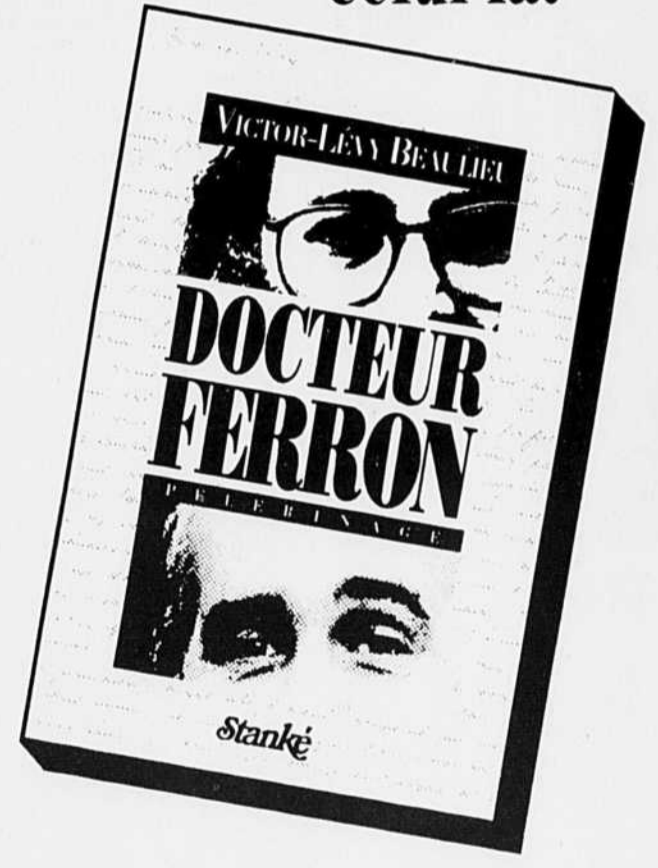
pagne est doux, bon père et il pratique l'« amour de sympathie » envers ses congénères. Il refuse de refouler ses émotions et ne se sent pas menacé par sa tendre moitié féminine. Nous ne sommes pas loin d'une certaine idéologie féministe, celle qui, par exemple, voit d'abord en Thomas Jefferson un hypocrite parce qu'il refusa d'affranchir sa maîtresse noire ou en Malcolm X un

mysogyne parce qu'il aurait été maquereau dans sa jeunesse. La vraie révolution serait celle qui met en cause la vie à deux au jour le jour.

Plus que les idées elles-mêmes, ce qui distingue cet « essai », c'est surtout le décalage du contenu et de la forme. L'aspect caricatural de Gémeaux et de son père, alias Son Excellence, permet avant tout de présenter un contenu essentiellement psychologisant et général dans un format dramatique propre à personnaliser la question. Dans le meilleur des cas, qui n'est pas le plus fréquent, on lira certaines séquences comme on lirait un dialogue philosophique, presque socratique, sur la condition masculine.

Ailleurs, on prendra plaisir — avouons-le — à un autre type de décalage, qui concerne la liberté de langage que donne la fiction. Le drame de Gémeaux peut-il mieux livrer son essence que dans une réplique haineuse comme celle que Son Excellence avait adressée à sa femme enceinte (de Gémeaux), à savoir « qu'elle ne savait même pas porter un stérilet, que leur premier enfant viendrait au monde trop tôt, et qu'il aurait dû l'enculer pour se protéger et jouir de son petit cul, sans risquer toute la merde que lui causerait un enfant à ce moment de sa carrière ? » Je crois qu'il y a de la graine de dramaturge chez l'auteur de *L'homme-têtard*.

**Si vous ne lisez qu'un seul livre ce printemps, ce sera celui-là!**



AU RAYON DES BEST-SELLERS CHEZ VOTRE LIBRAIRE  
424 pages • 28,95 \$

**Stanké**

**LOGIQUES**  
Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

**JOUER!**  
Dans quel univers nos enfants sont-ils tombés? Ce livre donne la réponse!

**ILS JOUENT AU NINTENDO...**  
par Jacques de Lorimier  
160 p. 14,95\$

**LOGIQUES**  
EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES



Du Champagne pour tout le monde!  
**L'HOMME-TÊTARD**  
Une fiction pour comprendre le monde masculin  
PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER LA FAMILLE ET L'HOMME À DÉLIVRER DU POUVOIR ET DE LA VIOLENCE AU POUVOIR



# Le plaisir des Livres

## La collection Terres d'aventure Des livres et de l'aventure

UN PRINTEMPS  
EN Sibérie

Marc de Gouvenain  
Collection Terres d'aventure  
Actes Sud, 1991.

Clément Trudel

CHEZ LES BOURIATES, c'est au feu que l'on défriche. Dans ce coin de Sibérie, entre le lac Baïkal et la Mongolie, l'ours braconné figure quelquefois au menu. La monnaie y est, de préférence, liquide. Les sentiers prennent l'aspect, au printemps, d'un magma de gadoue où s'embourbent les camions. Pour progresser jusqu'au Pic des Topographes, un visiteur parvient à communiquer par signes, voire à lier amitié. C'est la saison des alpages. Heureux qui se prélassent dans un sauna naturel, à même des sources légèrement sulfureuses, dans des isbas surmontées de dentelles de bois ocre ou beige.

Marc de Gouvenain nous invite à vivre *Un printemps en Sibérie* (Actes Sud, dans la collection Terres d'aventure, qu'il dirige). Récit superbement fignolé. Ce Français est parti à la découverte d'un pays rude, à 300 km à peine d'Irkoutsk, dans la République autonome de Bouriatie (l'une des 16 qui forment la grande République de Russie). Il sait à la fois nous faire partager son empathie pour des gens qui se rapprochent de ce qu'il a apprécié chez les Tibétains, et nous rend témoins de sa candeur, quand il parvient à décrypter les caractères cyrilliques, ou que la fascination pour la taïga le gagne — il en était venu à penser que fleuves et rivières ne pouvaient s'écouler que vers le sud!

Dans les villes étrangères, je me sens espion, dans la nature, indien. Ces montagnes — chaîne des Saïan — cette terre sont mes terrains de jeu... écrit l'écrivain-traducteur. But: éveiller un espoir de bouger, un rêve. Que le salon du livre de l'Oul-taouais l'ait rapproché de lecteurs « en chair et en os », il trouve cela passionnant. « La chaîne d'événements qu'impliquent écriture et édition n'a de sens que si elle aboutit chez un lecteur » qui est là pour partager une passion.

Depuis 20 ans, les francophones ont découvert, grâce surtout à de Gouvenain et à Lena Grubich, de nombreux auteurs suédois contemporains, tels Per Olov Enquist et Göran Tunström. Il voit avant tout dans ce métier de traducteur une « technique » qui doit tendre à polir des textes, à mieux leur faire dire en français ce que la langue originelle exprime. Un rythme se prend peu à peu, au fil des pages. Cela peut vouloir dire un retour sur les premiers chapitres, une fois saisi le ton que dégage l'oeuvre en cours de traduction.

La feuille de route de Marc de Gouvenain emprunte des pistes multiples. Très jeune, dans la librairie qu'il possédait ses grands-parents, en banlieue de Lyon, il s'est imprégné du goût des livres et de l'aventure. Michel Strogoff n'est jamais loin dans ses aventures sibériennes. Adolescent, il réalise son rêve de débâcher en Islande. On le verra manœuvrer... puis enseignant de français en Suède où, note-t-il, des universités populaires dispensent un spectre de cours susceptible de com-



PHOTO JACQUES GRENIER

Marc de Gouvenain

blier les besoins de groupuscules passionnés de voyages et de connaissances plus pratiques.

Pour rien au monde, il ne voudrait dissocier édition et voyages. Chargé du domaine scandinave, et directeur de la collection Terres d'aventure, chez Actes Sud — une maison « de province » que l'éditeur Hubert Nysen sait rendre « européenne » — il fait remarquer que ce fut là un domaine littéraire « longtemps méconnu en France, où l'approche universitaire a prévalu face aux « petites » littératures ». Les classiques comme Strindberg restaient au catalogue, mais bien peu d'auteurs scandinaves interpenetraient directement la sensibilité de lecteurs contemporains. De Gouvenain est l'un de ceux à qui l'on doit d'avoir corrigé cette lacune, sans s'être laissé coïncider dans des occupations qui l'auraient empêché de poursuivre son métier de traducteur. Il songe sérieusement à écrire un roman, se disant même « en train d'apprendre à écrire ».

J'avais tout juste tourné les dernières pages de *Retour en Éthiopie* — ouvrage qu'il a fait paraître chez Actes Sud il y a un an — quand Marc de Gouvenain s'est amené au DEVOIR. Avez-vous remarqué la page couverture? L'Éthiopie illustrée par une plume verdoyante? J'avais envie de lui faire fredonner *Yeshi Arégétou*, qui fut un peu sa chanson fétiche à propos de l'Éthiopie... Il m'apprend qu'il en a fait une nouvelle parue dans *Il Corriere della Aventura*, comme pour rendre compte de l'impact sensoriel que peut avoir sur un Occidental le souffle chaud de ce pays: « il n'est pas vrai que tous y meurent de faim ».

Lucide, cet observateur a conservé la méticulosité de l'entomologiste qu'il aurait pu être. Le gris brun de Moscou ne lui plaît pas; il en trace des esquisses dévastatrices. Passent aisément les couleurs, les fumets et les bruits dans ses impressions sur des espaces où il se rend en reconnaissance — car il est aussi guide-accompagnateur. Admirez ces volets décorés, apprenez les secrets du port du chama (toge, en Éthiopie) et restez pantois devant un paysage sauvage. Ce guide à l'engouement pour les excursions difficiles. En guise d'éclaircies, voyez apparaître des enfants espiègles, des femmes attrayantes qui expriment parfois le « mélange de paradis et de cauchemar » où elles vivent. Et retenez votre souffle au cours de chevauchées qui vous font sentir pionniers.

De Gouvenain a une sainte horreur des slogans et des bureaucraties. C'est plutôt de manière allusive qu'il aborde l'actualité. La production vivrière empliée dans les convois sur les routes éthiopiennes, elle est destinée à qui, exactement? Il comprend que chacun puisse éprouver en écrivant, la tentation de « faire son événement ou du journalisme »; il sait ce que le régime Mengistu peut signifier mais il y a là un piège qu'il s'ingénie à déjouer, l'actualité étant en quelque sorte « en porte-à-faux par rapport à l'écriture ». C'est bien l'écriture qui prime, dans son intention.

En fumant sa pipe, près d'un bivouac, il fait souvent le point, réussissant à se rapprocher le plus de ceux dont il sera le complice implicite... à moins qu'il ne s'agisse de fonctionnaires racistes ou arrogants qui méprisent le petit peuple.

Cet as des mots puisse nous faire goûter les silences et le langage par signes! Il nous convie à une méditation permanente dans des terres lointaines. Exotisme? Il avoue ressentir parfois une « adolescence perdue », et précise que « le réel, le concret n'est pas vécu avec le même étalon » chez ceux qui lisent. Marc de Gouvenain se contenterait de savoir que sa « vision du monde », sa façon personnelle de poser un regard, a été partagée un moment par un lecteur attentif.

Marc de Gouvenain estime être fort mauvais juge pour parler de « la vie du livre en France ». Chaque semaine, il rentre d'Actes Sud avec six ou sept ouvrages « étrangers », il fréquente très peu le domaine français mais pour ce qui est des romanciers de l'Hexagone, ils lui semblent souvent « se » raconter, tandis qu'il préfère de beaucoup les auteurs qui savent faire vivre simultanément des tas de personnages.

### CARAVANES, LITTÉRATURES À DÉCOUVRIR

Revue annuelle de littérature dirigée par André Velter, Paris, Phébus, 1990, 384 pages.

André Girard

EN 1976, Jean-Pierre Sicre fondait les éditions Phébus. Éditeur migratoire, son catalogue ressemble à un passeport maintes fois estampillé. Les deux-tiers des titres qu'il publie sont des traductions.

« Quand on aime la littérature, je ne vous cacherais pas que la littérature d'aujourd'hui connaît un certain creux. Mais il faut quand même proposer à ses amis lecteurs des livres dont on est fier. C'est parce que je l'aime, la littérature française, que je ne veux pas la publier. La bonne est dans les grandes maisons. Quand on est une petite maison, il faut trop souvent se contenter du fond du panier. Plutôt que de publier des choses que je n'aime pas, je me suis tourné vers des littératures étrangères. Les littératures arabe, persane, chinoise... »

« Il n'y a pas de best-sellers chez nous. C'est autre chose, c'est un autre métier. Mais je ne crache pas sur ça, il ne faut pas en dire du mal. Quelquefois il y a des livres modes qui sont très beaux. Mais d'abord on ne saurait pas bien le faire. Donc on préfère faire ce qu'on sait bien faire... »

« Il y a des livres dont le moteur commun est quelque chose qui a rapport à l'imagination plutôt qu'au style. On n'essaie pas d'être des gens d'avant-garde. On ne veut pas révolutionner la littérature. On veut procurer aux mortels qui vivent ce siècle avec nous et qui vont tous crever avant cent ans, quelques plaisirs supplémentaires pour meubler leur existence... »

Insolite plaisir: le bout du monde n'existe pas! Le fil de l'horizon est une corde à danser. Et les voix nouvellement entendues sont celles de Wang Wei et d'Aladin, de Sindbad et de Nasr Eddin Hodja. À ces chants du lointain, dont on retient la couleur humaine, et non pas simplement locale, s'ajoutent les récits des voyageurs, qui au tournant du siècle, sillonnèrent les mondes alors inconnus. Propres à inspirer Jules Verne, leurs récits, nourris d'étonnement et du besoin de raconter, se retrouvent dans les collections d'ailleurs et *Le Tour du monde*.

« Cette littérature voyageuse est un prolongement de ce que j'ai aimé étant enfant. Heureusement que le monde a 40 000 kilomètres de tour et qu'on arrive quand même à avoir un peu d'ailleurs. C'est bien qu'il existe encore, au moins dans la rêverie des gens, un certain cosmopolitisme. Imaginer un monde où tous les gens seraient de la même nation, de la même langue, c'est pas une idée qui me plaît. J'aime qu'il y ait des étrangers. C'est très agréable de frater-

niser avec des étrangers. En fait on ne fraternise pas vraiment avec ses frères. Avec ses frères on se jalouse. Alors que l'étranger, l'étranger on peut l'aimer vraiment, sans arrière-pensée. Un peu à l'encontre de tout ce qui se passe... »

« Vous pouvez imaginer ce qu'est la vie d'un éditeur. L'éditeur c'est une sorte de go-between ». Cela dit, les grands plaisirs de l'édition il n'y en a pas énormément. Et on rêve tous de découvrir un très grand écrivain inconnu. Mais ça n'arrive à personne. Et bien, ça m'est arrivé à moi! »

« Il s'appelle Miklos Szentkuthy. C'est un pseudonyme, ça veut dire « saint-Puits », puis de science ou de sagesse... J'ai acheté les droits mondiaux de 17 de ses livres. C'est un acte de pure folie, mais c'est une des choses qui m'a procuré le plus grand plaisir ces dernières années... »

« Son grand oeuvre, en neuf volumes, s'intitule *Le Bréviaire de Saint Orphée*. Un mélange de christianisme et de paganisme qui est une sorte de voyage à travers la culture de l'Occident. Un voyage provocateur, blasphématoire, délirant, émouvant aussi. C'est un exercice de revisitation de 2000 ans de culture qui est totalement prodigieux. Son autobiographie, *La Confession frivole*, fera 800 pages. On va la publier dans trois ou quatre ans. On va passer les cent premières pages dans ce numéro de *Caravanes* puis encore cent pages dans le suivant... »

« *Caravanes* c'est vraiment le cocktail littéraire par excellence. Le cocktail c'est quand même le plaisir. Il faut se méfier de la pureté, le mélange est bon. *Caravanes* est un mélange parfaitement personnel, partial et contestable de goût et d'amitié, peut-être même d'amour... »

« Je n'aime pas les revues littéraires, surtout les revues littéraires de langue française, qui sont tristes, grâtes, peu élégantes et n'attirant pas a priori. Donc on a voulu faire une revue littéraire pour les gens qui n'aiment pas les revues littéraires! »

★★★

*Caravanes*, la stèle de ceux qui passent avec le sable, avec le vent. Une fois résolu le paradoxe du caravanier — je ne suis jamais exactement moi-même que lorsque je me trouve loin de chez moi — il est temps de partir. Un seul pas suffit.

Le départ: en Méditerranée orientale, là où s'effacent les frontières de l'Europe et de l'Asie. S'y retrouve Constantin Cavafy, l'hellénisme. Autrefois traduit par Marguerite Yourcenar, le dernier chant de la mémoire vacillante, fasséyante, de cet hellénisme oriental — est ici revu et décapé par Jacques Lacarrière. Rejoint par Alvaro Mutis, dont *La mort d'un stratège* relate la vie de Moqrill el Gaviero. Aventurier désenchanté, il est proposé au rôle de vice, c'est-à-dire « voué à la clairvoyance et à la solitude ».

La route va vers l'Anatolie et le Bengale. Les textes mêlant empires, royaumes et cités d'Orient ou-

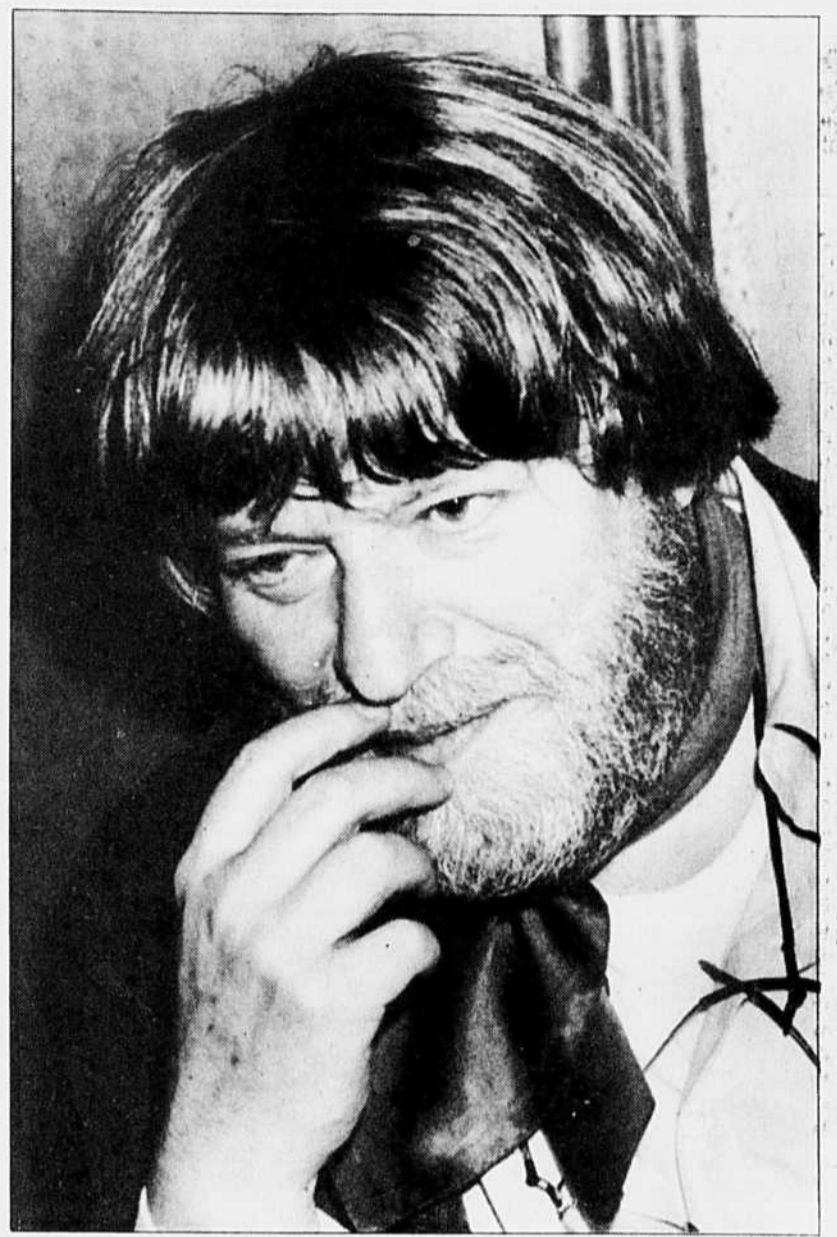


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean-Pierre Sicre

bliées mais dont les noms vivent toujours. Sou T'ong-po fait du vin trouble un principe d'émerveillement qui par un saut étrange « vous plonge droit au ciel en vous ». Le Trans-sylvanien Lorand Gaspar arpente les déserts, ces grands battements purs de l'espace. « Ces jours de marche où la chair dessine les distances, la durée, et en même temps les épelle. Elle sait désormais que l'étendue est vivante: membres, crissements de sable dans la bouche sèche, fêtes et brûlures de l'oeil, détente et feu du soir. Usure et naissance d'autre chose... »

Un seul pas suffit pour vivre tous les départs possibles, susciter tous les paysages imaginables. Et nous voici devant ceux peints par Nasser Assar, où l'arbre et le rocher poursuivent leur colloque énigmatique. Suivent aux encres de Zao Wou-ki, rochers et nuages y échantent secrets, transparences et lumières.

*Caravanes* rassemble des textes et des images qui sont autant d'embûches migratoires, prônant l'élan plu-

tôt que la certitude. Toujours errant, « frontaler » dans l'âme, le lecteur y retrouve le vieux plaisir de l'infini. Si l'angoisse d'être étranger le prend dans un nouveau pays, elle sait lui faire sentir la réelle nudité de sa volonté de vivre. Et lui laisse entendre les chants de ceux et celles qui ne sont pas partis, ces « Landays du désert et de l'errance », ces cris du coeur d'où jaillissent plainte et désir — « Renonce à ton errance et viens / Ne laisse plus de poussière dessus ma bouche blanche... »

Au terme du voyage, peut-être aura-t-il appris à aimer cette étrangeté naturelle, « plutôt que de poursuivre une identité dont l'entretien nous oblige à une existence de stratégie... »

« Pour prendre le large, il faut avoir peur et chanter. Que peut faire le navire d'un rivage sans sirène? Je dois ramasser mes affaires, les grelots, les mouchoirs, les équerres, les portes, les galets du jardin, l'eau du puits, les champs lointains, les moineaux sur les arbres, la mer, l'horizon... Je reviendrai... »

## Vagabondages et littératures

### LES FILS DE CAIN

L'image des pauvres et des vagabonds dans la littérature européenne du XVe au XVIIe Bronislaw Geremek Flammariion, 1991.

Christian Allegre

LA SOCIOLOGIE de la littérature, prise dans un sens très large, est aujourd'hui bien vivante. Ce qu'on nomme « sociocritique », au début des années 70, est débordé de plusieurs côtés et dépasse la seule étude de l'inscription sociale de l'acte d'écrire. Du côté de l'épistémocritique, par exemple, on cherche à mettre en lumière de quelles manières la littérature s'approprie les savoirs constitués disponibles et, dans la plus grande liberté, se les approprie et les recycle à sa manière — significative, ou au moins significative — dans des oeuvres qui « pensent » avec ou contre, en tout cas dans leur temps.

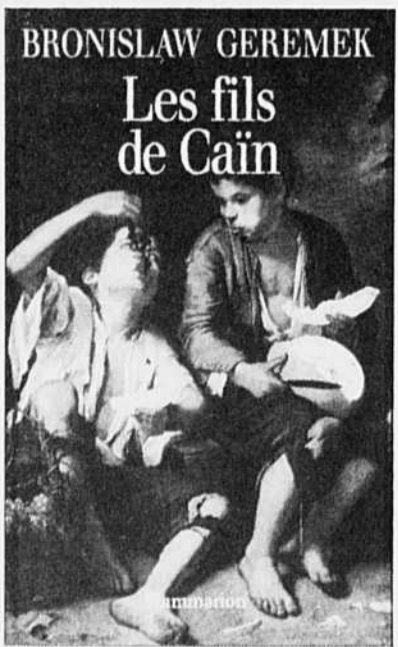
Une chose est donc certaine: la littérature « sait » quelque chose. Or il a fallu que ce soient les historiens qui nous le rappellent, notamment la fameuse école des Annales, à l'heure où les littéraires ne s'intéressaient qu'à la combinatoire dans les lettres — mais à peu près au moment où Northrop Frye expliquait à ses étudiants que la littérature savait bien plus de choses sur la vie que le réel lui-même... »

L'entreprise de Bronislaw Geremek représente une étape antérieure essentielle à ce genre d'études. Et elle en devient l'outil par excellence. Geremek a été formé à l'école de Lucien Febvre, de Fernand Braudel et de Jacques Le Goff. Les

travaux qui l'ont fait connaître sont des études qui appartiennent à ce qu'on appelle l'histoire des mentalités: *Les Marginaux parisiens au XVIe et XVIIe siècles* (Flammariion, 1976), *Truands et misérables dans l'Europe moderne, 1350-1600* (Gallimard, 1980), et surtout *La Potence ou la Pitié. L'Europe et les pauvres du Moyen-Âge à nos jours* (Gallimard, 1987) donnent une idée de son champ de recherche.

Ce n'est donc pas en littéraire mais en historien que les « représentations » fournies par la littérature l'intéressent. *Les fils de Cain* sont le prolongement d'une longue recherche sur la marginalité et c'est un monde bien fascinant que nous découvrons à la suite de l'auteur dans les littératures populaires européennes du XVIe au XVIIIe siècle.

Fascinant car beaucoup plus riche qu'on n'a l'habitude de le penser. On connaissait bien sûr la poésie des « vagabonds », et des Goliards, ces étudiants vagabonds qui allaient d'université en université et qui, gagnant leur vie au jour le jour, jonglaient ou recitaient des chansons à boire dans les tavernes ou dans les cours qui voulaient bien les recevoir. Mais Geremek nous fait découvrir que dès qu'on quitte les oeuvres majeures — on étudie toujours les mêmes oeuvres de François Villon ou de Rutebeuf — dès qu'on quitte les seuls chefs-d'oeuvre, il existe une énorme quantité de textes — la littérature de la masse — qui contient une richesse insoupçonnée de renseignements. Cette littérature de masse est plus anonyme sans doute, mais elle reflète d'autant mieux la mentalité collective du temps. Elle reflète entre autres une crise dans la conception



de la pauvreté à la fin du Moyen Âge: jusqu'alors il y avait les pauvres « avec Pierre » (le clergé et les chantres de la pauvreté volontaire), et les pauvres « avec Lazare » (ceux qui sont dans le besoin et qui ont besoin d'être assistés). Désormais on ne sait plus qui est qui.

D'où sans doute le succès, « foudroyant » dit Geremek, de toute une littérature picaresque ou « de gueuserie », pleine de misères, d'aventuriers, vauriens, larrons, filous, faux mendiants, faux moines, vagabonds, artisans ambulants, faux pèlerins, et autres coquillards qui vivent d'expédients, changent de métier, mènent une existence oisive et insouciant, aux crochets d'autrui, exploitant la crédulité humaine ou faisant carrément la manche.

Villon et Sacchetti, Rabelais et Shakespeare, Cervantès, eux-mêmes ont mis en scène ce genre de personnages et comment leurs rires et leurs méfaits. Le « Liber Vagatorum » les condamne. Luther en profite pour condamner dans sa préface les ordres mendiants. Mais des modèles sont disponibles: les romans de Pétrone et d'Apulée. Les personnages se nomment Tyl Eulenspiegel

ou Simplicius Simplicissimus, mais aussi Tailleboudin.

Pour s'en tenir au domaine français, Geremek nous fait découvrir un document savoureux, le rapport d'un certain Jean Robustel aux autorités municipales de Dijon, en 1455, sur les malfaiteurs et les vagabonds qui terrorisent la ville et ses environs. Il s'agit de la fameuse bande des Coquillards qui vivent de cambriolages, de vols, d'attaques à main armée et passent le reste de leur temps menant grande vie, passant leur temps dans la maison close de la ville, où ils jouent aux dés, aux cartes etc. Geremek cite la liste des différentes spécialisations criminelles de ces messieurs. En ancien français elle ne manque pas de saveur. Il donne aussi en appendice une liste des catégories de vagabonds français au 16e siècle.

Il s'agit véritablement d'une anti-société, avec ses règles sociales particulières et son langage, l'argot, langage hermétique qui pour Geremek est la meilleure preuve de son désir de se distinguer de la société ordinaire par tous les moyens possibles. Mais parmi tous les écrivains qui ont décrit ces sociétés de marginaux, seuls Villon en France, Grimmels-hausen en Allemagne, en ont fait partie, les autres ne parlaient que par ouï-dire, par emprunts à d'autres auteurs.

La naissance de la société moderne, dit Geremek, procède de la marginalisation, décisive ou passagère, de grandes masses sociales: la marginalité apparaît comme le coût social de la modernisation. C'est la terrible leçon de ce livre. Dans ses livres précédents, Geremek avait montré le rapport entre la prolifération des groupes marginaux, dans l'Europe occidentale de la fin du Moyen Âge, et une crise du féodalisme qui frappe au même moment l'économie rurale, le marché du travail urbain et l'idéal évangélique de la pauvreté volontaire. Mais il a vu aussi dans la réponse des puissants à cette situation les premiers signes de l'accumulation primitive du capital.

Ce dernier point est la leçon qu'il aura retenue de Mikhaïl Bakhtine: la littérature est le miroir de l'idéologie en formation.

Université de Montréal

**Un cours qui s'emporte en vacances**

café

Cours autodidactique de français écrit  
Pour améliorer votre français écrit, un cours comprenant exercices, questions, réponses et explications suffisantes pour travailler seul... même en vacances

Ouvert à tous

Date limite d'inscription: le 30 avril 1991

Frais d'inscription: 45 \$05 (payable sur réception de la facture seulement)

Renseignements: (514) 343-7393

Veillez m'envoyer votre dépliant

Nom/prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Retourner ce coupon à:  
CAFE  
Faculté des arts et des sciences  
Université de Montréal  
C.P. 6128, succursale A  
Montréal (Québec), H3C 3J7

Ensemble on peut vaincre le cancer

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER / CANADIAN CANCER SOCIETY

DONNONS GÉNÉREUSEMENT



# Le plaisir des Livres

**Yves NAVARRE**

▲ La vie dans l'âme

## Carnet 29

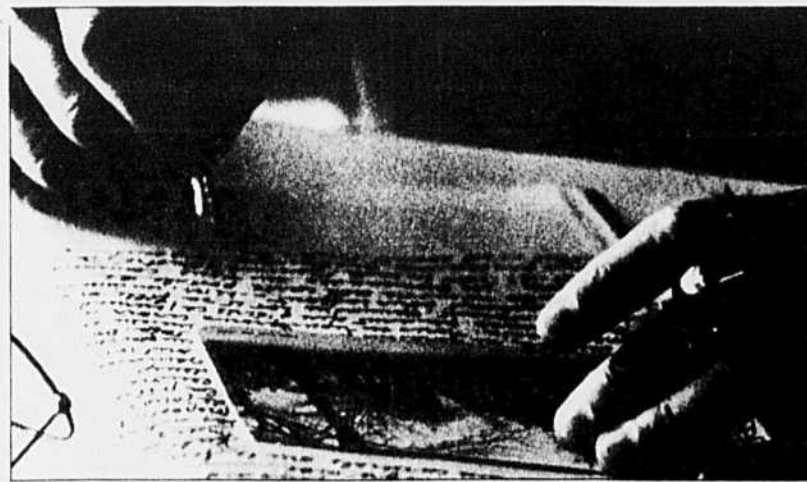
ON VOUDRAIT pouvoir répondre au courrier. Mais les lettres reçues, si bien venues, en temps voulu, rudes et simples, généreuses, sont déjà une réponse en soi. La vie dans l'âme eût pu devenir le vague à l'âme s'il n'avait pas été inspiré par l'une ou l'autre, celui-ci, celle-là, ici ou là, pas toujours du centre de Montréal ou je m'encabane, fragiles liaisons. Gare à celles et ceux dont je suis de naissance, d'itinéraire et d'errance, qui ouvrent leur cœur. On les traite vite de chialeux. Et les teigneux, celles et ceux-là qui liraient ici de la coquette, de veiller à la chialerie : ça les conforte. Ils se croient plus forts parce qu'au-dessus de la mêlée de l'actualité. Heureux courrier qui a le premier mot.

Libre à moi de penser que Mulroney a une voix qui hausse les épaules et un goût pervers ou politique, au choix, pour les vieilles querelles. Je suis venu au Québec pour devenir Québécois, surtout pas Canadien. Et il y a du régal dans

cette manière que Bourassa a de louver, le regard vide, le sourire lisse. Que veut dire pour lui, *taxer les livres, c'est imposer l'ignorance*? Les livres sont désormais taxés, c'est révoltant. C'est fait. Il faudrait savoir ce qu'en pensent les libraires. Et ce que nous avons dit, clamé, n'a servi à rien, rien! Tout se passe comme si, sur le lac *Après-Meech*, Oka aidant, la crise puis la guerre du Golfe assaillant et la récession menaçant de plus en plus, on nous menait en nouveau bateau. Un temps précieux a été perdu, mais où sont les valeureux d'antan? Les autres, les atteints de *consultativité aiguë*, ont gagné du temps, leur temps mort et morne, pauvres libéros (on dit bien hétéros, toxicos, paranos, etc.) prisonniers de leur libéralisme (comme partout ailleurs) et piètres conservateurs à l'abri de leurs *cans* dont (comme partout ailleurs) on a perdu l'ouvre-boîte, jusqu'à son mode d'emploi.

À lire et relire les éditoriaux *Le compte à rebours 1 et 2*, parus dans ce journal, je me dis, comme l'ami spécialiste de l'histoire du Québec, « je sais très bien ce qui va se passer, j'ai déjà vu neiger ».

La commission Bélanger-Campeau a subtilement subtilisé les cartes maîtresses et brouillé les autres. C'est du travail qui, à force de dépatouer et reporter le problème, va le déporter. Quand bien même l'objectif eût été de concevoir une solide fusion dans une Constitution,



le résultat n'est que de pure confusion, 1992 serait l'année des calendres grecques. Les malins ont mille et un tours dans leur sac à malices pour parler au ventre, au portefeuille, au char acheté à crédit et plus vraiment à l'esprit. Puisse chaque être humain être le témoin de sa propre histoire : il devient alors plus exigeant. Je cite là Brecht qui fut un poignant itinérant.

Et si je lis les nouvelles du monde, je vois que partout les peuples de toutes les provinces sont floués. Toutes les peurs sont bonnes pour les politiciens de tous bords. Les fusions sont donc impossibles, en avant pour les confusions. Même la guerre du Golfe n'a pas eu lieu. Je cite là Baudrillard (Libération du 29 mars),

autre maître à penser dont je me demande s'il est, comme les autres, toujours d'utilité publique. Ces voilà sont-elles encore entendues, ou préfère-t-on s'en tenir aux reportages que Michèle Richard fit de son voyage de noces et surtout de son idole Venise Omni-Médias, tout dans le truc, le toc, le flic et le froc, ah ces Reines des Médias qui se félicitent entre elles, coiffure, maquillage, babillages, du plate. Nous avons revu cette séquence, en groupe, il y a quelques jours, nous n'avions même plus envie de rire. Nous étions écoeurés, le cœur arraché. Ce n'est même plus absurde.

C'est l'histoire de la dame que tout le monde « aime bien », dans le

quartier. Elle donne à manger aux pigeons, tous les jours, par toutes les saisons. Elle est touchante la dame. Tiens elle est là, ou là, ou là dans les petits parcs, avec ses boulettes qu'elle distribue à ses compagnons. Et voilà qu'on vient de se rendre compte que tout ce qu'elle leur donnait était empoisonné. Je ne sais pas pourquoi, ça me fait penser aux Campeau, Bélanger & Co.

Le temps serait-il venu de programmer à nouveau *Le confort et l'indifférence* de Denys Arcand? On y verrait certainement plus clair et les visages d'aujourd'hui confrontés à ceux d'hier diraient leur vérité et leur mensonge. Le titre en soi est prophétique. « Mais de quoi te mêles-tu, l'étranger? » « Je me mêle de devenir ce que je suis, où je vis, où j'ai choisi de vivre ».

Comme un avertissement, j'entends l'écho d'un François Mitterrand à qui j'ai donné ma vie de militant, dire avant une conférence de presse à l'ensemble des journalistes de presse écrite, parlée et télévisuelle, *mesdames, messieurs, vous ne sortirez pas indemnes des excès dont vous êtes porteurs*.

Où il serait question de ménager, de se taire et de se terrorer, d'implorer, d'involuer et de ne surtout pas dire ce que l'on sent, donc ce que l'on sait. Un doute nous habite dont il faut interroger la nature. Ça va durer combien de temps les tromperies et grugereries en tous genres dans le monde? Et ici aussi?

Où il serait question de l'usage que nous faisons de nos libertés et de nos privilèges. Sommes-nous à ce point *abâtardés* par l'habitude du confort *avant tout*? Si référendum il y a : 1 — la question sera-t-elle posée clairement avec sa charge de risque et d'enthousiasme? 2 — les adversaires iront-ils une fois encore faire la tournée des hospices pour dire « attention, si vous répondez oui, vous n'aurez plus d'oranges pour la Noël ».

Où il serait question de se distraire et d'aller au cinéma : tant de déceptions; au concert : pas grand chose; au théâtre, et là le Quat'Sous donne encore l'exemple. La pièce de théâtre *Des restes humains*... de Brad Fraser nous donne, orchestrée par André Brassard, une juste et vive vision de la vie qui va, sexe et mensonges, rêves évanouis, le quotidien des années 90 *caméra au poing*, par bribes, éclairs, courtes séquences, un brassage de l'humain ordinaire comme on dit, donc chargé d'extraordinaire passion par un Yves Jacques étonnant de vérocité et de vacacité, flanqué d'une Pascale Montpetit géniale dans le fatal de la *sniff-sniff* et d'une Élise Guilbault, plus Angelica Huston que nature, une vraie bête de scène. Mario Saint-Amand est crédible, pertinent. Tous sont bons. On y croit. On souscrit. On s'y sent mieux qu'en bateau, sur le lac *Après-Meech*.

Où il est question d'être en accord avec soi-même, laisser des traces, surtout pas des preuves. Correct? Y.N.

## Les corsaires du feuilleton

### TRUFO MISTO

IL Y A quelques années de cela, un duo d'écrivains à la renommée établie au sein de cette république dite des lettres, décida de faire la fête à ces histoires qui, de la moitié du XIXe siècle à la moitié du nôtre, ce siècle qui saigne, avaient passionné des générations et des générations de lecteurs.

Formé du jeune Dan Franck et du vétéran Jean Vautrin, ce couple de corsaires s'attela à la tâche consistant à redorer le blason du roman-feuilleton, cet antidote à l'académisme. Pour bien lier la sauce de cette aventure singulière, en cette époque où le chic petit-bourgeois tient lieu de style, il fut décidé de reprendre, en les actualisant bien entendu, tous les thèmes et les tics de ces romans où Fantomas, Rouletabille, le Docteur Cornélius, Fu Manchu, Sherlock Holmes et l'Arsène semaient le trouble dans les coffres de la Banque de France ou d'Angleterre et dans le cœur de jeunes filles évidemment blondes.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Franck et Vautrin sculptèrent le corps d'un homme jeune mais ayant habité plus d'un destin. Un homme généreux du ciboulot comme du portefeuille. Un homme courtois avec les personnes bien au fait de ce que savoir-vivre signifie. Un homme élégant, soit un homme qui marie la couleur de sa cravate avec les situations et pas nécessairement avec le pantalon. Un homme vif et intelligent. Mais comme il ne fallait pas pousser le bouchon trop loin, et ainsi risquer d'en faire une caricature, nos deux compères décidèrent d'affecter

notre héros d'une claudication à la jambe.

Ce qui donne ceci : Blémia Borowicz, surnommé Boro, est Hongrois d'origine. Il est Juif. Plus précisément : « Mon cas est plus compliqué qu'il n'y paraît tout d'abord... Je suis Français par mon père, Hongrois par ma mère, juif tendance agnostique et métèque par le cœur ». Et maintenant, quelle est sa profession? Quelle profession faut-il allouer à ce métèque appelé à participer, de près comme de loin, aux mascarades guerrières provoquées et commandées par une bande de guignols? La profession du siècle! La profession de l'image. Boro est photographe. Pardi!

Bon. Allons-y gaillardement. En 1987, les premières aventures de Boro, notez le pluriel, paraissent. Au bout de cinq cent pages, elles se terminent par cette expression pleine d'espoir pour le quidam lecteur, soit : *À suivre*. Comme cela s'intitulait-il? *La dame de Berlin*. Pis? C'était passionnant. C'était haletant. C'était pétillant. À un point tel, que cette Dame de Berlin ça ne se lisait pas en carburant au café, mais bien en sirotant du Muscadet. Que voulez-vous, fallait être cohérent avec l'éthylisme stylistique de Franck et Vautrin et inversement.

Bon. Allons-y franchement. En 1988, rien. De Boro, on fait carême. En 1989, on attend la suite de ce *À suivre* prometteur. Rien ne se produit. En 1990, « y a du mouron dans la colonne ». On se questionne les neurones : Et si Boro était mort? Et si la source de ce Muscadet littéraire était tarie? Arrive le mois dernier, celui qui est mort il y a quelques jours à peine, arrive *Le temps des cerises* aux éditions Fayard.

Et alors? Vous voulez que je vous dise, Franck et Vautrin sont deux « enforçés ». C'est très sérieux.



Imaginez-vous qu'après 571 pages d'aventures palpitantes, après 571 pages de beautés stylistiques que les mécanos amoureux de la belle ouvrage auraient adorées, ces deux-là terminent leur labour ainsi : *À suivre*. Nom de Dieu! Ils nous refont le coup. Ils veulent nous avoir à l'usure, ces deux zigotos. C'est des malins, je vous le dis. Car des mots, ces deux orphelins du genre « popu », macadam et petite java ne sont pas des usuriers.

Bon. Question aventures, notez le pluriel, le topo est le suivant : Une bande de méchants n'ayant jamais accepté la révolution, celle de 89, veut faire des abats-jours avec la peau des fesses du « prolo », du Juif, du Franc-Maçon. Ils sont cinglés. Ils sont tordus. Ce sont des facétieux qui ne supportent pas ce Léon Blum qui veut ramener la semaine de travail à 40 heures, qui veut refiler aux travailleurs les congés payés, qui veut...

Bref, ces pétroleurs de l'histoire n'aiment pas les gentils. Ils aiment

beaucoup, voire passionnément, un certain Charles Maurras. Le macaque de l'Action Française, de l'Action nationale et autres fadaïses dont un certain Lionel Groulx s'était fait, ici, le chantre. Ah! Les « curetons ». Comme disait Clémenceau à leur propos... Passons. C'est hors-sujet. Et puis, c'est méchant.

Au travers de ces complots qui vont du cœur de Paris jusqu'en Espagne où un certain Franco multiplie les génuflexions barbares, Boro va évoluer. Il est toujours là où, pour reprendre le mot d'Aragon, « le destin du siècle saigne ». Sa canne aidant, il va désarçonner. Il va déminer. Pour notre bonheur, Franck et Vautrin le promènent là où il fallait absolument le promener. C'est simple.

Il y a les aventures. Mais il y a surtout le style. Il y a les bons mots, ceux de la blanquette de veau et du Côte-Roti, et non ceux de l'esthétisme évanescant. On aime la bière allemande? Alors écoutez : « Pas la peine de chercher à me caser les allemandes! objecta Albert. Elles sont trop lourdes dans la bouche. En cas de cuite, elles défilent trois jours de suite au pas de l'oie sur l'épaisseur de la langue! Moi, je ne marche pas au Kaiser ». C'est savoureux. C'est constamment savoureux!

Bon. À Franck et Vautrin, on peut, une fois de plus, faire la bise. Sur ce hiatus de trois longues années entre la *Dame de Berlin* et *Le temps des cerises*, on fait une croix. Mais attention! Pas de récidive. S'il nous refont le coup de l'attente, on leur envoie une bouteille de parfum *Rouge Sang*. Lisez les dernières aventures de Boro. Vous comprendrez pourquoi, ils vont se dépêcher de donner suite. *Le temps des cerises*, Dan Franck et Jean Vautrin, Fayard.

## Vers une nouvelle Mitteleuropa?

**LA CHAUDIÈRE**  
Europe centrale 1980-1990

Timothy Garton Ash  
Collection Témoins, Gallimard 1990.

**EUROPE CENTRALE**  
Un continent imaginaire

Revue Autrement, no. 51

François Brousseau

OÙ COMMENCE-T-ELLE? Où finit-elle? Existe-t-elle seulement? Ou n'est-elle pas plutôt un « continent imaginaire », comme le laisse entendre le titre de ce tout nouveau numéro de la revue *Autrement* consacré à l'Europe centrale?

« Quelle sont ses frontières? Il se serait vain de les vouloir définir avec exactitude. Car l'Europe centrale n'est pas un État mais une culture et un destin. Ses frontières sont imaginaires et doivent être tracées et retracées à partir de chaque situation historique nouvelle », dit par exemple le célèbre écrivain Milan Kundera, dans une citation d'avant-propos qui donne le ton à cet intéressant recueil.

Parler d'Europe centrale, c'est en effet parler d'une mouvance littéraire, artistique, de mythes historiques, de symboles, d'une certaine architecture, de Vienne 1900, et plus récemment (après la guerre) d'une conscience tragique, d'un défi intellectuel à l'ancien ordre européen aujourd'hui effondré — bien davantage que d'une zone géographique contemporaine qui serait politiquement bien délimitée.

L'enquête menée par *Autrement* dans ce nouveau recueil est différente de celles que nous proposons d'ordinaire cette collection. Il ne s'agit pas d'un assemblage d'articles; on a ici préféré des interviews menées par deux auteurs, Cécile Wajsbrot et Sébastien Reichmann, parmi l'intelligentsia intéressée, autour de ce thème insaisissable. Au gré des interviews et des citations, on retrouvera ainsi Saul Bellow, Zbigniew Brzezinski (pour le point de vue des émigrés), l'écrivain hongrois Peter Esterhazy, le philosophe-politicien Janos Kis, l'écrivain polonais Tadeusz Konwicki et une trentaine d'autres.

La chute du mur qui séparait l'Europe en deux, les sentiments mêlés qui s'ensuivent, un certain doute après l'euphorie, planent sur la plupart des conversations enregistrées dans le livre : on se réjouit de la libération survenue en 1989, mais on s'angoisse devant la nouvelle incertitude. Incertitude économique bien sûr, mais aussi grave crise d'identité pour ceux qui longtemps se définirent « contre » quelque chose — en l'occurrence un totalitarisme soviétique aujourd'hui en déroute, institutionnellement disparu du paysage dans la plupart de ces pays.

La conjoncture des années 90 augure-t-elle vraiment d'une renaissance de Varsovie, de Prague et de

Timothy Garton Ash  
**La chaudière**  
Europe centrale 1980-1990



Budapest? Ou ces villes, dont la splendeur du début du XXe siècle offre de multiples occasions d'abandon nostalgique et fournit aujourd'hui le sujet de maints colloques et expositions commémoratives, ne se feront-elles pas écraser par l'ouverture tous azimuts à l'Occident « vulgaire » et niveleur?

Selon Martin Pollack, journaliste viennois, « l'Europe centrale, c'étaient les Juifs », ciment culturel et polyglotte qui donna, un temps, son sens à l'idée et à la réalité de *Mitteleuropa*. Mais comme il n'y a plus, ou presque plus, de Juifs aujourd'hui dans cette région du monde, « ce serait une illusion de vouloir faire renaître » ce continent englouti.

Vienne-Budapest 1995 : la grande exposition universelle bicéphale projetée au milieu de la décennie pour marquer la renaissance de la *Mitteleuropa*, aura-t-elle lieu? Est-elle justifiée? Sur cette question, d'aucuns y vont de leurs commentaires cyniques, pessimistes, tandis que les vieilles rivalités refont surface. « Le vrai axe centre-européen, c'est Prague-Berlin, c'est là que devrait se tenir l'exposition! » s'exclamera l'un. « Vienne est en pleine décadence », lancera l'autre en se lamentant de ce que l'ouverture à l'Est ait enlevé à la grande capitale des Habsbourg son rôle de point focal bouillonnant, de lieu de rencontre de tous les dissidents de l'Est, aujourd'hui « aux affaires » — et souvent haut placés — dans leurs pays respectifs.

Autre lecture passionnante en ces temps d'interrogations centre-européennes : le recueil — dans une excellente traduction française — des lumineux articles écrits par Timothy Garton Ash tout au long de la décennie 80 sur les pays de la région.

Ce Britannique bien connu des lecteurs de la *New York Review of Books* est celui qui a inventé, en novembre 1989, la fameuse formule : « La Pologne a mis dix ans à se libérer, la Hongrie dix mois, l'Allemagne de l'Est dix semaines et la Tchécoslovaquie dix jours ».

Sens de la formule, extraordinaire capacité à « rendre » l'atmosphère sur le terrain, contacts étendus avec toute la dissidence de Prague, de Varsovie et de Budapest, caractérisent les récits de Timothy Garton Ash. Mais — chose précieuse et trop rare parmi la gent journalistique — ce « vécu » et ce sens du reportage se doublent d'une profonde culture et de nombreuses références historiques, qui donnent une véritable dimension théorique et intellectuelle à ces textes.

Des textes parfois prophétiques, qui sont d'ailleurs connus et traduits dans tous ces pays, Timothy Garton Ash étant aujourd'hui une véritable coqueluche de l'intelligentsia de cette région du monde. Rien de moins qu'une anthologie sur les origines et les causes profondes du « Printemps des peuples » de 1989.



## ÉCRIVEZ-VOUS CORRECTEMENT?

SOUS LA COORDINATION DE JACQUES LECLERC

LE FRANÇAIS  
POUR  
L'ESSENTIEL

UNE MÉTHODE COMPLÈTE

Manuel: 18,00 \$  
Exercices: 12,00 \$  
Corrigé: 15,00 \$

**Si:** les participes passés  
les homonymes  
les abréviations

les traits d'union  
la coupe syllabique  
les nombres

les symboles  
les sigles  
la recherche des idées  
l'élaboration d'un plan

vous compliquent la vie,  
vous pouvez améliorer votre  
français écrit.

« De nombreux exemples commentés illustrent chaque règle. Le chapitre sur les participes passés est excellent et particulièrement réussi. Le sujet est très bien couvert en dix pages, règles à l'appui. »

Stéphane Ethier, TéléService  
Radio-Québec, février 1991

Distribution en librairie 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent Tél.: 336-3941

mondia

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 Tél.: (514) 667-9221 — 1-800-361-9264 — Telecopieur: 667-8658